
CHAPITRE VIII.

Samanon, vice-roi. — Soldats espagnols. — Soldats américains.
— Bolivar rentre à Santa-Fé; — passe à Quito; — ensuite à
Guayaquil. — Caractères des principaux généraux.

APRÈS avoir reconquis la Nouvelle-Grenade, Morillo s'occupa de pacifier Vénézuéla. Tout lui paraissant tranquille en 1817 dans la capitale, il y laissa pour vice-roi Samanon. Ce vieillard, fidèle au système de barbarie et de proscriptions qui avait rendu jadis si odieux le nom du duc d'Albe, et d'ailleurs par son âge l'irréconciliable antagoniste de tout ce qui contrariait ses idées, augmenta le nombre des victimes, et accrut celui des ennemis de son pays. Tous les Américains, craignant d'être mis sur la liste des proscrits, s'échappaient dans les plaines. Les souffrances et les privations que les habitans délicats des montagnes éprouvèrent dans ces

régions brûlantes, telles que plusieurs d'entre eux furent réduits à se nourrir de chair humaine, loin de porter le découragement dans leurs cœurs, les animaient de la soif de la vengeance. Santander sut mettre leur ardeur à profit; devenu leur chef, il les organisa en troupes régulières, bien utiles dans la suite à la cause de l'indépendance.

Morillo fut bientôt à Caracas; il y trouva quelques soldats d'Europe. Connaissant les désavantages qu'ils avaient dans les plaines contre les sauvages qui les habitent, il craignait de s'enfoncer dans les forêts de l'Orénoque; il y eût rencontré Bolivar, et peut-être une défaite.

En effet, si les Américains du dix-neuvième siècle étaient bien supérieurs en courage et en habileté à ceux du quinzième siècle, il n'en était plus de même des Espagnols. La chaleur, la soif, la difficulté des routes, qui n'avaient pas arrêté leurs pères, leur étaient insupportables. Ils n'avaient plus cette force de tempérament, cette ardeur bouillante, cette valeur indomptable, que les autres avaient reçues avec

le sang des Maures; ils ne pouvaient endurer la chaleur du soleil; leurs pieds tout en sang et emprisonnés dans une chaussure étroite, les obligeaient souvent de rester dans les villes. Leurs armes étaient trop lourdes pour leurs forces; ils avaient besoin de magasins, de vivres frais; ils eussent péri de faim, si un nouveau Cortez eût brûlé ses vaisseaux.

Au contraire, les Américains marchaient nus-pieds, se contentaient de quelques bananes, n'avaient pas besoin de se ranimer avec des liqueurs fortes; s'ils en emportaient avec eux, c'était pour reconforter les soldats anglais qui avaient pris parti dans leur querelle. Les chevaux, les armes à feu ne les effrayaient plus; ils montaient les corusiers, et se servaient de fusils avec une rare habileté. Accoutumés à poursuivre dans les forêts les bêtes féroces ou leurs troupeaux presque sauvages, ils avaient appris dans cet exercice l'art d'échapper aux dangers, ou la force de les mépriser. Souvent ils n'employaient d'autres armes que celles qui leur servaient à la chasse des animaux sauvages, la lance et le lacet.

Ce n'était donc plus ni les anciens Espagnols,

ni les anciens Américains, qui se trouvaient en présence, tout avait changé; la force était passée par héritage aux habitans du Nouveau-Monde.

Peut-être l'Espagne eût-elle dû recruter ses armées dans les îles ou sur les côtes de l'Afrique, et ne pas exposer ses enfans à un climat trop chaud pour le tempérament des Européens; en effet, ils n'étaient forts qu'autant qu'ils combattaient sous le climat plus tempéré de la Cordillère; dès qu'ils descendaient dans les plaines, les plus vaillans fuyaient honteusement.

Effrayés de tant de pertes, les généraux espagnols profitèrent des fureurs jalouses des Américains, et les reçurent pour défenseurs de la cause de l'Europe; mais qu'ils connaissaient mal l'art d'y attacher ces hommes ambitieux, et qui ne voyaient pas sans dépit leurs droits perdus par l'arrivée d'Européens, toujours admis dans l'armée comme leurs chefs, jamais comme leurs égaux! A peine faisait-on attention à leur dévouement, rarement on y applaudissait, plus rarement encore on le récompensait; au contraire, on le fatiguait en exigeant sans cesse de nouveaux sacrifices; on en recevait

les preuves avec dédain. On ne savait pas effacer ces différences d'Américain et d'Européen, de blanc et de noir; on semblait au contraire s'efforcer de les rendre plus tranchantes; et plusieurs officiers espagnols, aussi grossiers qu'ignorans, se plaisaient à faire éclater par les plus lâches insultes le mépris qu'ils ressentaient pour ceux qui, à force de services, étaient arrivés au grade de sous-lieutenant.

Les solbats de Bolivar, enrôlés sous la bannière d'un chef de leur nation, combattaient avec ardeur; et ses compagnons d'armes même, surmontant cette haine jalouse qu'on a pour un égal qui s'élève, lui étaient attachés. Leur ignorance concevait mal les mots d'indépendance et de liberté; ils étaient sensibles aux distinctions, et Bolivar savait en créer et en distribuer judicieusement les marques. L'abondance était dans le camp des Espagnols; tout manquait dans celui des Américains, et cependant les désertions y étaient rares. Ils ne s'apercevaient pas de la disette, parce qu'ils étaient habitués chez eux à la souffrir. D'abord ils avaient eu de la peine à combattre face à face

les Espagnols, ensuite ils avaient appris à les vaincre. Les chemins d'ailleurs leur étaient parfaitement connus. Partout ils trouvaient des frères, et dans le danger on les cachait; en général ils étaient mieux servis. Leurs chevaux, rompus à leurs caprices, étaient plus aisés à conduire, et, comme leurs maîtres, savaient supporter de longs jeûnes sans souffrir. Leurs armes étaient grossières, l'adresse les rendait terribles. Leurs chefs avaient leur bouillante activité, et en même temps, connaissant leurs habitudes, leurs jeux et leurs mœurs, loin de les contrarier par une discipline gênante, se montraient soldats avec eux, en partageant leurs plaisirs.

C'était le grand art de Bolivar : ses partisans dans leur enthousiasme l'ont comparé à César; il a beaucoup plus de traits de ressemblance avec Sertorius. Comme lui, il avait des peuples sauvages à dompter; comme lui, il avait à combattre une nation puissante et expérimentée. Les lieux étaient presque les mêmes; difficulté des chemins, élévation des montagnes, tout ressemblait à l'Espagne du temps de Sertorius.

Bolivar, comme celui-ci, déconcertait ses ennemis par la rapidité de ses marches, la brusquerie de ses attaques, la célérité de ses fuites qui rendait ses défaites faciles à réparer plus loin. Dans les montagnes il déployait la même activité que dans les plaines, et savait donner l'exemple de la sobriété et de la tempérance. C'est ainsi qu'il multipliait sa petite troupe.

Si sa tactique était différente de celle des Espagnols, sa conduite l'était bien davantage. Il savait gagner les cœurs en pardonnant aux vaincus et aux transfuges, et en augmentait ainsi le nombre. Les prêtres même ne lui refusaient pas leurs prières, parce qu'il respectait leur ministère, que les Espagnols, depuis leurs guerres avec les Français, méprisaient souvent. Enfin, donnant de l'orgueil aux Américains, en leur parlant sans cesse de leur valeur et de leurs lumières, il leur rendait plus affreux par ces éloges les mépris dont les Espagnols les accablaient.

Morillo ne voulut donc pas aller chercher sur les bords de l'Orénoque ce chef habile, doué des talens de ce Guillaume de Nassau auquel

les Pays-Bas avaient dû leur affranchissement sous Philippe II. Il tourna ses armes contre l'île de la Marguerite, peuplée de quinze mille hommes de couleur, et commandée par Irismendi, capitaine très-brave.

Ce boulevard de l'indépendance américaine fut funeste à Morillo. Sa troupe fut complètement défaite : obligé de revenir à Caracas, il gémit de s'y voir enchaîné, car ses soldats étaient presque tous morts dans les combats ou dans les hôpitaux.

Trois mille hommes lui furent enfin amenés d'Espagne par le brigadier-général Canterach ; il ne sortit pas encore, mais en 1818, se trouvant à Calabozo, Bolivar, qui depuis plusieurs mois errait dans les plaines de Casanare, le surprit pendant la nuit, et le poursuivit jusqu'aux portes de Valentia. Les Espagnols s'y renforcèrent, attaquèrent à leur tour Bolivar, le défirent, et l'obligèrent à rentrer dans la province de Casanare.

Il y trouva de nouveaux soldats ; les habitans farouches de ces plaines ne demandaient qu'à combattre. Ces bergers, dont les troupeaux

presque sauvages n'avaient pas besoin de maîtres, étaient toujours prêts à marcher, lorsqu'on leur promettait le pillage.

En 1819 Bolivar leur offrit celui de Santa-Fé; à l'instant ils franchirent les paramos glacés de la Cordillère; on trouva près de Sogamoso l'avant-garde de l'armée du vice-roi, partie à la nouvelle de l'entreprise de Bolivar. Un échec n'arrêta pas ce dernier. A la faveur de la nuit il échappa à Barreira, général des troupes espagnoles; et, le laissant derrière lui, il marcha à grandes journées sur Santa-Fé. Barreira craignit qu'il n'y entrât, et que, favorisé par un parti nombreux, il ne s'en emparât. Il le suivit donc en toute hâte, le rencontra à Boyaca; lieu situé près de Tunja, lui livra bataille. Bolivar le mit en déroute, et le prit avec trente-huit de ses officiers. Tous furent fusillés; ce fut le premier acte de représailles des Américains contre les Espagnols, il n'a pas été le seul.

Samanon avait lâchement fui, et la capitale de la Cordillère était de nouveau retombée au pouvoir des habitans des plaines. Bolivar leur tint parole; les magasins du commerce, l'argent

et les bijoux de ceux qui avaient combattu avec les Espagnols servirent à payer cette expédition.

Ce fut alors que Bolivar, pour mieux assurer le triomphe des idées nouvelles, auxquelles le vulgaire de ses partisans n'était pas encore préparé, substitua avec profusion, aux ordres de Charles III et de Ferdinand, ceux des Libérateurs et de Boyaca. L'Espagne avait autrefois récompensé les *pacificadores* (les pacificateurs) en leur distribuant des *encomiendas* (commanderies), Bolivar ne se montra pas moins généreux envers les *libertadores*; le vice-président Santander eut, plus qu'un autre, part à ses faveurs. Par un décret du 12 septembre 1819, il obtint la maison que possédait à Bogota Vincent Cordova, et la ferme d'un nommé Pierre Bufanda, située dans la juridiction de Zipaquira, et d'un revenu fort considérable.

Bolivar n'était plus alors un partisan obscur. Échapper battu à Morillo, s'emparer de la capitale de l'empire, en chasser le représentant de son roi, défaire avec quelques sauvages huit mille hommes de troupes réglées, avaient élevé

le vainqueur de Boyaca à un rang redoutable dans l'opinion.

On le laissa tranquillement en accroître l'illustration, due moins dans la suite aux succès de ses armes qu'à celui de sa politique, qui termina plus paisiblement l'année 1821.

Maître de Santa-Fé, Bolivar redescendit promptement dans les plaines de Caracas. Souvent ses soldats eurent à y combattre les troupes de Morillo; le succès fut égal. Le chef des indépendans fut plus heureux dans une entrevue qu'il eut avec le général des Espagnols. On convint d'une trêve de six mois; l'Américain la viola en se rendant maître de Maracaibo. Les hostilités recommencèrent. Morillo était retourné en Espagne. Latorre lui avait succédé dans le commandement de l'armée. Il fut attaqué à Carabobo par Bolivar; plus malheureux que Morillo, il fut mis en déroute, et n'échappa à l'ennemi qu'en se réfugiant dans les murs de Puerto-Cabello.

Ainsi, en 1821, l'Espagne méprisant le conseil qu'un vice-roi lui avait donné d'intéresser l'Angleterre à la soutenir dans sa lutte avec ses colonies d'Amérique, en les partageant avec elle,

avait perdu ses armées, ses trésors, pour reprendre des pays dont la conquête s'était faite autrefois sans armée et sans argent. Tout pliait sous l'autorité du dictateur Bolivar; un congrès, assemblé à Cucuta, réglait les bases d'un nouveau gouvernement. On avait oublié les principes d'une fédération entre les provinces insurgées, et toutes les ambitions se taisaient.

Cependant la guerre s'était rallumée dans le sud. D'abord elle n'avait eu que le caractère la rebellion, ensuite elle avait pris celui de guerre civile, et en avait toutes les fureurs. Un grand nombre de personnes qui avaient combattu les Espagnols, commençaient à regretter leur domination, et préféraient d'obéir à des maîtres plutôt qu'à des égaux dont l'orgueil leur était insupportable. Beaucoup de partisans de la fédération, espérant trouver des dignités dans ce régime, voyaient avec regret qu'ils avaient travaillé à la destruction de la monarchie espagnole, sans recueillir les avantages qu'ils avaient espéré retirer de la révolution.

Déjà même les vainqueurs, après avoir réuni

les provinces des plaines et des montagnes sous un même maître, se riaient de ceux qui avaient fondé la première république, en la désignant sous le nom de *patria bobá* (patrie sotté); ils comprenaient sous ce nom tous les amis de Narino.

On courut donc aux armes; et en 1822 Pasto révoltée parut mériter que Bolivar lui-même y allât avec cinq mille hommes.

La chaîne de montagnes qui traversent cette province offre des moyens faciles de s'y fortifier; des rochers escarpés, des marais profonds, des forêts impénétrables, donnent aux habitans une résolution toujours funeste aux étrangers qui viennent les attaquer. Bolivar le tenta, et trouva dans la difficulté des lieux et le courage des habitans, des obstacles imprévus; sur le point de tomber entre leurs mains, il leur échappa en jurant de respecter leur liberté, et de les laisser maîtres d'obéir à l'Espagne. A cette condition, revêtue des sermens les plus solennels, il se retira.

Peu de temps après, à la tête de nouvelles forces, il rentrait dans la province, la soumettait,

et volait au secours de Sucre, son lieutenant, qui n'osait attaquer Quito avec le peu de monde qu'il commandait.

Aimerichs, vieillard avide, était à la tête de l'armée espagnole ; il la conduisit contre Bolivar ; mais , glacé par l'âge, il ne sut pas en tirer parti ; le désordre d'ailleurs y régnait. Composée en grande partie d'Américains, elle ne pouvait éprouver aucun respect pour Aimerichs, homme dénué de capacité ; tout n'était donc que confusion dans ses troupes, sans cesse ses ordres étaient mal interprétés. Dans l'une ni dans l'autre armée il n'y avait de discipline ; mais l'estime qu'on avait pour Bolivar la remplaçait, et produisait une obéissance respectueuse pour sa personne.

Aussi les Espagnols, ou pour mieux dire les Américains espagnols, furent mis en déroute par les Américains indépendans, et cette bataille prit le nom de Pichincha, parce qu'elle fut livrée à la vue de ce terrible volcan.

Toute la province fut en peu de temps soumise, et le reste des troupes espagnoles n'obtint la vie qu'en sollicitant la grâce de s'exi-

ler ou de trahir ses drapeaux. On leur accorda l'une et l'autre : un petit nombre préféra le malheur à la honte; la plupart prirent parti avec le vainqueur, et même plus de quatre cents Européens espagnols lui prêtèrent serment de fidélité.

Guayaquil, riche par son commerce d'entrepôt avec Panama et le Pérou, s'était déclarée ville libre en 1819. N'ayant pas plus de vingt mille âmes de population, elle sentait son impuissance pour conserver son indépendance; tantôt donnée au Pérou, tantôt à la Nouvelle-Grenade, sous le gouvernement espagnol, cette ville éprouvait la même indécision, et ne savait à qui se donner. Bolivar fixa son incertitude, et marchant contre elle, la rangea parmi celles de la république qu'il fondait.

Les généraux américains qui se sont le plus distingués dans toutes ces guerres sont: Bolivar, Santander, Sucre, Urdaneta, Bermudes, Paës; Montilla et Padilla.

Bolivar a quarante-deux ans. On a déjà parlé de sa manière de faire la guerre, et de sa conduite politique. Son désintéressement est gé-

généralement vanté, ses appointemens sont en grande partie destinés au paiement des pensions qu'il assigne aux veuves ou aux enfans des militaires morts dans les combats.

Quoique son éducation eût été fort négligée, un séjour assez long en Europe lui avait donné un goût décidé pour l'étude des langues et de l'histoire. Ses progrès furent rapides. On l'a déjà comparé à Sertorius; en effet, sa manière de faire la guerre, ses longues courses pour atteindre son ennemi, la célérité avec laquelle il parcourt des distances immenses pour le rencontrer, donnent plutôt l'idée d'un partisan hardi que d'un général habile à disposer des masses.

On ne lui suppose pas non plus des idées administratives bien profondes. Il s'est borné jusqu'à présent à fonder un gouvernement, mal copié sur celui des Etats-Unis. Je m'explique. Si les formes du gouvernement colombien ont quelque analogie avec celles de la république des États-Unis, le principe constitutif est loin d'être le même. Dans la Colombia le pouvoir étant centralisé dans les mains du président, les

quinze sénateurs et les quarante-cinq députés qui composent le congrès, pourraient-ils à eux seuls contrebalancer l'autorité d'un chef entreprenant, victorieux, aimé de quinze mille soldats, et maître des trésors de l'Etat? Dans l'Amérique du nord, l'administration des provinces n'est point non plus dans les mains d'intendants militaires, séides de leur général : chaque province a ses états, ses lois, ses privilèges; la fédération est dans un équilibre parfait, que la présidence ne peut pas rompre, à moins qu'une faction n'y porte un Sylla. La démocratie, toutes les fois qu'elle n'existe que dans les hautes classes de la société, et qu'elle règne dans une ville privilégiée par l'organe d'un chef militaire, est un acheminement à la tyrannie; elle doit donner naissance à une oligarchie semblable à celle qui gouvernait la Pologne, surtout si le pays est étendu et mal peuplé, parce que les moyens de résistance sont trop disséminés. Où l'histoire moderne nous montre-t-elle des états vraiment démocratiques? dans les républiques fédératives de la Suisse, de la Hollande et des Etats-Unis, encore dans celle-ci plus d'un million d'hommes

y languit dans l'ilotisme le plus affreux. Le système fédératif peut seul préserver les grandes républiques du despotisme. Ce principe est tellement vrai, que dans la Colombia Narino dictateur fit la guerre aux fédéralistes, soutenus par Bolivar simple général; et que celui-ci à son tour les combattit lorsqu'il eut obtenu la dictature en détruisant le parti de Narino.

Les soldats de Bolivar sont principalement ces bergers qui des plaines montèrent avec lui à Santa-Fé. C'est en eux qu'il met le plus de confiance; et comme la plupart appartient à la caste des noirs, il a pour elle les égards les plus grands, et lui prodigue fréquemment des récompenses : conduite adroite et nécessaire; car, jusqu'à présent, contents de servir comme simples soldats dans les armées commandées par leurs anciens maîtres, les noirs commencent à se compter et à désirer des biens et des grades, trop long-temps refusés à leur courage, qu'on avait cru assez payé avec la liberté.

Un hasard heureux a rendu Bolivar jusqu'à présent invulnérable; ses ennemis disent en conséquence qu'il n'est pas brave. Peut-on ne pas

l'être, lorsqu'on aspire à gouverner les hommes, et qu'on y réussit ?

Il ne manque pas d'éloquence ; ses harangues ont de la chaleur ; mais elles sont souvent diffuses. La langue espagnole, il est vrai, est difficilement concise.

Il se maria dans sa jeunesse en Espagne : peu d'années après son mariage il perdit sa femme ; jusqu'à présent, il semble résolu à passer le reste de ses jours dans le veuvage. Le trône ne l'a pas encore tenté. Miranda disait que l'Amérique n'était pas appelée à être une république, et Bolivar ne pense pas qu'elle soit propre à devenir une monarchie digne de figurer auprès de celles de l'Europe.

Le titre de *libérateur* qu'il s'est fait décerner, nouveau dans les langues modernes, est synonyme de ceux de dictateur et de protecteur. On n'a pas eu encore à gémir de son despotisme ; et si l'on ne commençait à présent à exiler les mécontents et à confisquer leurs biens, on n'eût eu à lui reprocher que d'user quelquefois de représailles dans la guerre.

Santander était fort jeune quand il entra dans

l'armée. Narino le distingua, et le fit lieutenant. Depuis, il marcha contre ce général avec Barraïa.

Lorsque les Espagnols étaient maîtres de Santa-Fé, il s'établit dans les plaines du Méta, et y forma une troupe de trois mille hommes, qu'il amena depuis à Bolivar; secours qui contribua puissamment au gain de la bataille de Boyaca. Sa fermeté connue fut un titre à la vice-présidence. Dans ce nouveau poste il a déployé des talens et un mérite peu ordinaires.

Une haine sourde divisa long-temps Narino et Santander; en 1823 elle fut près d'éclater. D'abord on n'employa que les pamphlets. Narino, plus habile dans ce genre d'escrime, porta de rudes coups à son adversaire, qui finit par le menacer d'une vengeance publique; elle eut lieu : des accusateurs se présentèrent pour reprocher en plein sénat à Narino sa défaite à Pasto, et demander son expulsion du sénat pour malversation et trahison. Le vieux général se défendit avec une véhémence, qui fit craindre que ses nombreux partisans

ne s'armassent pour lui. Voici la péroraison de son discours :

« Pourquoi mes ennemis m'accusent-ils ? lorsque j'étais vice-président de la république, je leur étais nécessaire ⁽¹⁾, ils gardèrent le silence ; comme sénateur, je suis dangereux pour leurs projets, ils parlent.

» Lorsqu'on ose porter une pareille accusation à l'ouverture de la première législature, que doit-on présager du sort de notre république ? que nous est-il réservé pour l'avenir, si mes accusateurs l'emportent, ou s'ils ne reçoivent pas le châtiment dû à leur infamie ? Sénateurs, à quoi serviraient vos travaux et les espérances qu'inspire votre sagesse, si un tel malheur arrivait ? Si les républiques de l'antiquité, si Rome et Athènes offrent de semblables exemples d'injustice, c'est à l'époque de leur décadence amenée par la corruption des mœurs. Sous Rome naissante,

(1) Narino, échappé des prisons de Cadix, où il avait été renfermé pendant quatre ans, débarqua à Carthagène, y fut élu député en 1811 pour le congrès de Cucuta. Ce fut à cette époque que Bolivar le choisit pour vice-président de la république.

» Brutus immole son fils à la liberté, à la pa-
» trie; sous Rome déchue, Clodius, Catilina,
» Marc-Antoine sacrifient Cicéron à leurs inté-
» rêts personnels. Athènes s'éleva, couronnée
» des épis de Cérès, à l'ombre de l'équité de
» l'Aréopage, et périt avec Miltiade, Socrate
» et Phocion. Quel sort attend notre répu-
» blique, si elle commence par où les autres
» États ont fini? Lorsque Tibère monta sur
» le trône, dit un historien célèbre, la basse
» adulation, l'infamie devinrent des qualités
» nécessaires pour ceux qui voulaient plaire
» au prince. L'homme quitta le sentier de la
» vertu dès qu'elle devint dangereuse. Sénateurs,
» vous à la fois législateurs, juges et
» défenseurs de la liberté et de la vertu, si
» vous n'agissez pas avec l'intégrité de Socrate,
» le désintéressement de Phocion, et la sévère
» justice du tribunal d'Athènes, la liberté périt;
» dès le moment qu'un accusateur audacieux,
» qu'un lâche flatteur triomphe, le règne de
» Tibère commence, celui de la liberté finit. »

Ce discours fut beaucoup applaudi. Les sénateurs effrayés proclamèrent l'innocence de Na-

rino. Peu de temps après, oubliant les puissans motifs de haine qui les divisaient, Narino et Santander se lièrent d'une étroite amitié. L'amour de la patrie opéra seul ce raccommodement inattendu.

Sucre n'a pas trente ans; ainsi que Santander, il a acquis ses distinctions pour avoir gagné à Bolivar une bataille; celle de Pichincha lui a fait donner le commandement général de Quito.

Urdaneta, issu d'une bonne famille de Santa-Fé, a le mérite du courage; depuis quelque temps toujours malade, il semble avoir reçu sa retraite avec la présidence du sénat.

Bermudes a cinquante ans; il est né à Cumana : entré de bonne heure dans la révolution américaine, il y a acquis une assez grande prépondérance, nullement comparable pourtant à celle de plusieurs de ses frères d'armes.

Un khan de Tartares, un cheik arabe, a porté les plus rudes coups à la monarchie espagnole en Amérique; le mulâtre Paës, à la tête de quelques milliers de ses lanciers sauvages, a souvent défait des escadrons disciplinés, et particulièrement les hussards de Ferdinand VII. Cet homme, qui pouvait facilement

jouer sur les rives de l'Orénoque le rôle d'Artigas, sur celles de la Plata reste fidèle à Bolívar, dont les manières affables et généreuses l'ont gagné.

Paës affecte un grand luxe et une certaine politesse. Malgré cette vanité naturelle chez un sauvage, il vit dans une égalité parfaite avec ses soldats; quand il est avec eux, leur table, leurs jeux, leurs exercices sont les siens; personne ne monte mieux un cheval, ne manie avec plus d'adresse une lance, et n'attaque l'ennemi avec plus de fureur. C'est ainsi qu'il est tout-puissant au milieu de sa troupe indisciplinée, et que, dociles à un chef qui donne l'exemple du courage, les soldats obéissent à ses ordres avec la soumission de la servitude.

On a augmenté sa fortune par de nombreuses gratifications; on a enlevé ainsi à l'Espagne un homme qui, après l'avoir long-temps servie, est devenu ensuite la terreur de ses troupes.

Montilla, ancien garde-du-corps du roi d'Espagne, est le rival du chef des Llanos. L'influence dont il jouit est dangereuse aux yeux du gouvernement, et quoiqu'on l'ait placé à Cartha-

gène, on le trouve encore trop près de Caracas, où la noblesse voudrait opposer un chef à Bolivar, et choisirait volontiers Montilla. Ce général a des manières distinguées; élevé en Europe, il cause bien et s'énonce avec aisance, ce qui manque à la plupart des autres Colombiens.

On l'accuse de fausseté; on prend ses réticences et ses contradictions apparentes pour des marques de duplicité; c'est une ambition qui cherche à s'envelopper et qui craint d'être découverte.

On lui connaît en outre des sujets de haine qu'on oublie rarement. Il doit certainement se souvenir toujours que Bolivar, dans un moment d'empportement, en 1811, avait juré de le faire fusiller s'il pouvait s'en emparer; et, confondant Miranda avec le parti patriote, il se rappellera sans doute que ce général avait promis de le faire exposer pendant vingt-quatre heures aux yeux du peuple dans une cage de fer.

Enfin le mulâtre Padilla n'est pas le général dont les services ont été les moins utiles aux Américains indépendans. Ce pilote de Carthagène, devenu par la révolution commandant

d'une flotille, contribua plus que personne à la prise de Carthagène sur les Espagnols; depuis, on lui a dû celle de Maracaïbo. Sacrifié d'abord au parti que Montilla veut défendre, il a depuis été rétabli avec une nouvelle considération; ce qui, parmi les gens de couleur, a produit une grande joie, parce 'qu'ils n'ignoraient pas que la querelle des deux généraux était une querelle de couleur.

Aujourd'hui tous ces hommes, soumis à Bolivar, semblent moins ses égaux que ses lieutenans. Cependant après sa mort, ou même après une défaite, ne pourraient-ils pas se mettre à la tête du parti qu'ils se sont presque tous assuré. C'est le trait le plus fort de ressemblance que Bolivar aurait avec Alexandre. Paës, avec ses nègres, occuperait les plaines; Montilla, Caracas; Padilla, les côtes; Sucre, Quito. Ainsi tout dépend encore de l'existence de Bolivar.
